

quelque peu du cadre initialement dessiné, puisqu'elle porte sur deux « *nuovi* » *classici*, à savoir les poètes Jacopo Sannazaro et Garcilaso de la Vega : la première étude, proposée par Marc Deramaix, présente en effet les lettres d'Egidio da Viterbo et de Belisario Acquaviva à Jacopo Sannazaro situées dans l'*editio princeps* du *De partu Virginis* (1526) ; le second article, d'Antonio Gargano, analyse la figure du poète espagnol Garcilaso de la Vega dans les commentaires de ses œuvres de Francisco Sánchez de las Brozas et de Fernando de Herrera. Enfin, le volume se clôture par un index des noms et un des citations des auteurs anciens. Nous pouvons regretter le manque d'une bibliographie générale en fin d'ouvrage, dont l'utilité pratique aurait pu à la fois pallier l'absence de bibliographie récapitulative en fin d'article et parfaire l'unité du volume. Il ne fait toutefois aucun doute que cet ouvrage collectif fournit *in fine* une vue d'ensemble foisonnante en détails sur les paratextes des éditions d'auteurs antiques du XV^e au XVII^e siècle, qui participent aux connaissances sur la réception de ces auteurs et qui mettent également en lumière de nouvelles facettes de grandes figures humanistes de la période. Cette entreprise démontre pleinement, si cela était encore nécessaire, l'importance cruciale de l'étude des paratextes dans nos disciplines.

Élisabeth AYDIN

Blandine COLLOT (Dir.), *La littérarité latine de l'Antiquité à la Renaissance*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2019. 1 vol., 315 p. (INTERFÉRENCES) Prix : 26 €. ISBN 978-2-7235-7816-6.

Voici un volume collectif qui a le mérite de proposer une problématique complexe et stimulante : si nous avons coutume de parler de la « littérature » latine (qu'elle soit antique, médiévale ou néo-latine), sur quoi se fonde la « littérarité » des textes que nous incluons dans ce corpus ? Comme le signale la quatrième de couverture, la question de la littérarité, souvent discutée de nos jours (c'est l'œuvre de Mircea Marghescou qui en fournit ici le principal cadre théorique), n'avait encore été que rarement appliquée au domaine latin. Toujours selon la quatrième de couverture, les contributions rassemblées dans ce volume « mettent au jour un certain nombre de critères en fonction desquels il apparaît qu'un texte est perçu ou défini comme "littéraire" ». Il est dommage que le complément d'agent des verbes « percevoir » ou « définir » ne soit pas précisé, car c'est précisément là, me semble-t-il, que se joue toute l'ambiguïté du projet : les analyses oscillent entre application aux textes anciens de concepts modernes (ceux de Marghescou ou encore de Genette ou Jakobson), remise en question de traditions critiques incluant ou excluant certains textes du champ littéraire, et enfin (le plus souvent) analyse de ces textes selon les catégories de leur propre temps – catégories qui n'incluent pas d'équivalent exact de ce que nous appelons « littérarité » ni même « littérature », mais qui offrent des points d'appui et de comparaison à notre réflexion. Il apparaît ainsi qu'un certain nombre de concepts développés par les anciens eux-mêmes dans le cadre de leur théorie rhétorique et poétique leur permettaient, comme le remarque Renaud Robert dans une note de bas de page éclairante (p. 203), de « mesurer intuitivement l'écart d'un texte par rapport au *sermo quotidianus* et à son horizon référentiel » – et donc de dessiner implicitement les contours d'une « littérature ». Parmi l'arsenal théorique le plus souvent convoqué, apparaissent l'*ornatus* stylistique et ses

différentes figures (notamment l'*enargeia*, ou *evidentia*, qui crée une illusion de vie et fait appel à l'imagination du lecteur), la fiction, la mise en intrigue et les émotions suscitées par le texte (notions soulignées par la *Poétique* d'Aristote), la théorie des genres (l'identification d'un genre par le lecteur entraînant un certain régime de lecture) et le dialogue avec la tradition (notamment à travers l'intertextualité), la double fin du plaisir et de l'utilité chère à Horace, et enfin la dimension matérielle du livre-volume. Le classement du présent ouvrage en trois parties (« L'auteur, maître du jeu littéraire », « La littérature ou la pédagogie de la lettre » et « Les critères de la littérarité : du "statut" à la théorie ») m'est apparu assez obscur et peu convaincant, faisant regretter que l'ordre chronologique qui avait été choisi pour le colloque (p. 10) n'ait pas tout simplement été repris, d'autant que l'idée est plusieurs fois exprimée que les différentes périodes voient se succéder différents régimes de littérarité. Ces réserves une fois posées, il faut saluer l'excellente qualité et le caractère extrêmement stimulant de la plupart des contributions ici proposées. En termes de corpus étudiés, on trouve surtout des textes candidats au statut d'œuvres littéraires, dont certains le sont de manière évidente, d'autres de manière plus problématique (de leur temps et/ou aujourd'hui). Certains de ces textes sont en outre porteurs de paratextes (lettres au lecteur, préfaces) ou de passages programmatiques ou métalittéraires, qui sont alors passés au crible de l'analyse. Enfin, quelques articles concernent des textes de « théorie littéraire » (ou plus largement, des textes qui discutent de problèmes littéraires) venant de différentes époques. Parmi les textes de l'Antiquité, sont étudiés : les comédies de Plaute (œuvres évidemment littéraires, mais à l'aube d'une littérature latine qui doit encore en bonne partie s'inventer, article de Gianna Petrone), les *Verrines* de Cicéron et les passages de Pliny l'Ancien consacrés aux arts plastiques (qui laissent percevoir, dans le cadre tantôt d'un discours oratoire, tantôt d'un traité plus technique, l'importance de la culture littéraire dans l'appréciation des œuvres d'art, article de Renaud Robert) ; les épigrammes de Martial (un auteur qui affronte l'élargissement du lectorat permis par les éditeurs-libraires, avec les phénomènes corollaires de lectures mal informées, de contrefaçons et de plagiat qu'il entraîne, article de Jean-Claude Julhe) ; et l'œuvre historiographique de Tacite (dont le caractère de narration non-fictionnelle pourrait jeter un doute sur sa littérarité, article de Fabrice Galtier). L'Antiquité tardive est illustrée par : les réflexions de Lactance sur les rapports de la Bible et des lettres chrétiennes avec les canons des lettrés païens (article de Blandine Colot) ; les épopées bibliques de Cyprianus Gallus, Sédulius et Arator (littérisations de textes bibliques eux-mêmes souvent perçus comme présentant un déficit de littérarité, article de Bruno Bureau) ; trois traités d'Ambroise (sermons réécrits pour la publication et dont la valeur littéraire a souvent été contestée, article de Matthieu Courseau), les *Confessions* de Saint-Augustin (œuvre de genre incertain, rarement lue en tant qu'objet littéraire alors même que leur auteur semble avoir accordé beaucoup d'attention à cette dimension, article de Bruna Pieri). Parmi le corpus médiéval et néo-latin, figurent : les épigrammes de l'Espagne wisigothique (qui semblent reléguer l'intention esthétique à l'arrière-plan – article de Céline Urlacher-Becht) ; un échantillon de textes latins médiévaux chrétiens « allant de textes souvent admis comme littéraires à ceux qui y semblent les plus réfractaires, les textes liturgiques » (p. 271 ; article d'Elisabeth Pinto-Mathieu) ; une série d'arts poétiques médio-latins des XII^e et XIII^e siècles (article de Danièle James-Raoul) ; un récit de voyage, l'*Evagatorium* (1483) de frère Félix Fabri (une œuvre dont la littérarité,

non évidente *a priori*, s'est « imposée » à Jean Meyers comme l'explique son article) ; les poèmes didactiques astrologiques de Basinio de Parme et de Giovanni Pontano au XV^e siècle (de contenu non fictionnel, et donc sans correspondance avec la définition aristotélicienne de la *poésie*, article d'Hélène Casanova-Robin) ; et enfin le commentaire de Francesco Robortello (1548) à la *Poétique* d'Aristote (article de Laurence Boulègue). La conclusion de Blandine Colot pointe avec clairvoyance quelques thèmes essentiels du volume : la dimension réflexive de la littérature latine ; son rôle de référent culturel central, « sans lequel il n'est pas de jugement esthétique possible » (p. 292) ; sa visée communautaire, s'adressant à une collectivité ; la construction, au fil des siècles, de critères théoriques ; et enfin l'évolution progressive des modes de lecture. Le volume se clôt sur un index (noms propres et notions) et des résumés français et anglais des différents articles.

Aline SMEESTERS

Andreas SIRCHICH VON KIS-SIRA, *Der Aeneis-Kommentar von Juan Luis de la Cerda*. Kritische Edition, Übersetzung und Erschliessung des ersten Buchs. Hildesheim, Olms, 2020. 2 vol., 591 et 633 p. (NOCTES NEOLATINAE – NEO-LATIN TEXTS AND STUDIES, 36.1-2). Prix : 236 €. ISBN 978-3-487-15877-8.

Issus d'une dissertation doctorale présentée à l'Université de Marburg en 2018, ces deux volumes proposent une édition critique et une traduction allemande du début du monumental commentaire à l'*Énéide* de Virgile publié au début du XVII^e siècle par le jésuite espagnol Juan Luis de la Cerda. Longtemps professeur au collège jésuite de Madrid, où il compta notamment Calderon de la Barca parmi ses élèves, La Cerda (Tolède c. 1558 – Madrid 1643) compila le plus vaste commentaire virgilien jamais rédigé, et l'un des plus importants de son temps (p. 11), faisant paraître successivement des commentaires aux *Bucoliques* et aux *Géorgiques* (1608), aux six premiers livres de l'*Énéide* (1612), puis aux six derniers (1617). C'est le commentaire au seul livre I de l'*Énéide* qui est ici édité et traduit. Le présent ouvrage se compose d'abord d'une longue introduction (vol. I, p. 9-189), puis de l'édition-traduction à proprement parler, divisée en deux parties : les commentaires de La Cerda aux vers I, 1-264 de l'*Énéide* (les actuels vers I, 1-260, auxquels s'ajoutent les quatre premiers vers généralement jugés inauthentiques, mais que La Cerda maintient) figurent dans le premier tome (p. 191-545, suivis d'une quarantaine de pages de notes de l'éditeur) ; les commentaires aux vers I, 265-760 (ou, selon la numérotation actuelle, I, 261-756) se trouvent dans le second tome (p. 5-575, avec une cinquantaine de pages de notes). L'introduction, après avoir souligné l'intérêt que présente l'ancienne littérature de commentaires (longtemps négligée mais qui retrouve faveur aujourd'hui) pour l'étude culturelle des siècles passés, offre diverses clés de lecture à l'œuvre : auteur, contexte historique (une évocation à très larges traits de l'humanisme, du baroque, de l'Église des Temps modernes et de la Compagnie de Jésus en Espagne), caractéristiques de l'œuvre, sources, public visé (les professeurs des collèges jésuites), critères de jugement appliqués par La Cerda au texte de Virgile (sur base des *Virgilio elogia* qui figurent en entrée du commentaire aux *Bucoliques* et aux *Géorgiques* de 1608), réception de l'œuvre dans les siècles ultérieurs, état de la recherche, histoire du texte ; l'introduction se clôture par l'exposé des